

Trois belles histoires de TRANSMISSION

Des pros de l'éducation, de la psychologie et même de la télé témoignent dans "Transmettre", qui paraît le 11 octobre aux éditions Les Arènes, de ce qu'ils ont appris de leurs proches ou de leurs maîtres et de ce qu'ils veulent, à leur tour, apporter aux autres. En avant-première, trois d'entre eux ont accepté de se livrer encore un peu plus.

Qui vous a transmis quoi ?

Quand j'étais enfant, à chaque fois qu'on allait pique-niquer dans la forêt, mon père nous faisait ramasser les papiers gras, les bouteilles en plastique de tous ceux qui nous avaient précédés. Je détestais ça. Je trouvais injuste qu'on ramasse les déchets des autres. Et puis c'était dégoûtant, tout simplement. Quarante ans plus tard, je me rends compte que mon père a inscrit au plus profond de moi des notions d'écologie qui sont très importantes à mes yeux aujourd'hui. Si, dans la rue, je vois quelqu'un jeter un papier par terre, je dois garder mon calme pour ne pas l'agresser. Cette valeur fondamentale du respect de la nature, c'est donc mon père qui me l'a transmise à sa manière. Sans discours, juste par l'exemple, et je l'en remercie. Mais je dois également beaucoup à ma mère. J'ai réalisé sur le tard que mon envie de faire des documentaires me venait d'elle. A la maison, on ne ratait jamais les films du commandant Cousteau, d'Haroun Tazieff, de Frédéric Rossif, un réalisateur animalier. Et quand je me suis retrouvé avec Muriel Robin à ramper parmi les phoques en Namibie pour la première de *Rendez-vous en terre inconnue*, d'un coup, j'ai revu le commandant Cousteau. Des années plus tard, quand j'étais avec Virginie Efira en Mongolie, j'ai fait une rencontre qui a changé ma vie. Ganbat, qui nous accueillait chez lui, m'a confié : « Pour moi, le bonheur, c'est partir seul dans la forêt avec juste un renne et une thérière. » Cet homme qui n'avait jamais entendu parler du *carpe diem* ou des découvertes sur le cerveau me disait que le bonheur, c'était ici et maintenant. Or, à l'époque, je n'arrêtais pas de courir, je m'étais oublié. Depuis, je garde toujours en moi le message transmis par Ganbat.



FRÉDÉRIC
LOPEZ

Journaliste, producteur, animateur, c'est surtout un « passeur de rêves ».

Que voulez-vous transmettre et à qui ?

Je crois que la transmission est une sorte d'obsession pour moi. Peut-être même la ligne éditoriale d'une vie entière. Sur le plan professionnel, je ne peux pas mettre un programme à l'antenne s'il n'a pas de sens. *Rendez-vous en terre inconnue* raconte beaucoup de choses mais, en filigrane, il nous dit : « N'ayons pas peur des autres. » J'aime les voyages, j'aime découvrir des peuples que je ne connais pas, mais pourquoi ne suis-je pas parti comme tout le monde seul avec mon sac à dos ? Tout simplement parce que j'ai besoin de transmettre, de témoigner, de dire aux autres : « Regardez quelles personnes extraordinaires j'ai rencontrées à l'autre bout de la planète. » Si je ne les avais pas filmées, personne ne m'aurait cru ! Lorsque j'invente *la Parenthèse inattendue*, je crée un écrin pour que les stars racontent au public comment elles ont réalisé leur rêve. Pour moi, c'est également de la transmission pure. Et quand un jeune chef cuisinier me dit dans la rue : « Grâce à vos invités, je sais pourquoi je travaille treize heures par jour... », je me dis que le message a été reçu.

Qui vous a transmis quoi ?

Il y a tant de personnes qui m'ont transmis des choses essentielles. L'une d'entre elles fut mon entraîneuse de sport quand j'étais jeune. Elle exigeait de moi des choses dont je me sentais absolument incapable. Elle ne laissait aucun espace pour le doute ou la panique : son regard perçant qui surplombait ses lèvres pincées n'invitait pas à la discussion. Il disait : « Tu peux le faire. Tombe et relève-toi autant de fois qu'il le faudra jusqu'à ce que tu y arrives. Tu as deux jours pour le faire. » J'étais souvent indignée par ses attentes, notamment lorsque j'étais blessée. Mais, à mon grand étonnement, après de nombreuses heures de travail, j'y parvenais. J'ai pris conscience que peu de choses sont finalement hors de notre portée, qu'il s'agit essentiellement d'avoir une vision claire de l'objectif à atteindre, puis de travailler sans relâche, d'être capable d'endurance et de flexibilité cognitive. Sans cette clé de compréhension je n'aurais pas été capable de démarrer et de mener ce projet fou de faire bouger l'école maternelle... alors que je n'étais personne, que j'étais née et avais grandi dans un quartier défavorisé. Mais j'avais avec moi quelque chose de bien plus précieux : plus qu'un objectif, une véritable obsession. Freiner cet extraordinaire gâchis des potentiels humains. Animée par cette urgence, les données de départ peu favorables, les années de travail sans un jour de répit, les menaces, les insultes et ces innombrables barrières institutionnelles qui se sont dressées les unes après les autres n'avaient que peu de prise. Cette détermination, ces capacités d'abnégation totale et de résilience, c'est cette femme – qui nous a malheureusement brutalement quittés il y a quelques années – qui me les a transmises.



CÉLINE
ALVAREZ

Linguiste et auteure du best-seller **les Lois naturelles de l'enfant (Les Arènes)**, elle a expérimenté dans une classe de maternelle une approche éducative différente.

Que voulez-vous transmettre et à qui ?

Je voudrais transmettre, par ma propre expérience et par mon livre – qui montre que nous sommes encore loin de mesurer nos incroyables potentialités humaines –, que nous possédons tous un pouvoir d'impact et de transformation que nous ne soupçonnons pas. Et que si d'un côté nous reprenons collectivement et individuellement notre pouvoir d'action, et si de l'autre nous ne l'ôtons pas à nos enfants, alors je suis persuadée que nous verrons notre société vivre en quelques années une révolution lumineuse et magnifique.

Qui vous a transmis quoi ?

Même si je l'ai perdue alors que j'étais encore adolescent, c'est de ma maman que j'ai énormément reçu. L'une des dernières fois où je l'ai vue, elle était déjà très affaiblie par le cancer. Je me rappelle qu'elle ne s'était pas plainte, mais avait pris de mes nouvelles en se montrant joyeuse et attentive. Elle m'a transmis un caractère fondamentalement optimiste et son obstination à ne pas baisser les bras. Je retiens aussi d'elle son regard généreux et positif sur la vie, cette certitude que, quelles que soient les circonstances, il y a quelque chose de bon dans l'existence et dans les gens que nous rencontrerons. Elle était aussi capable de reconnaître ses erreurs et j'essaie de suivre ses pas au mieux. Je me rappelle avec émotion d'une discussion à la fin de sa vie où elle m'avait parlé des comportements qu'elle regrettait. Elle m'a enseigné par l'exemple que présenter des excuses n'est pas l'aveu d'une faiblesse mais, au contraire, la manifestation d'une force qui permet de réparer et d'avancer. Je pense avoir aussi appris de ce qu'elle n'a pas pu faire pour elle-même. Sa puissance d'agir était en effet doublée d'une très grande exigence, voire d'une dureté, envers les autres et envers elle-même. C'est seulement avec le temps et mes propres erreurs que j'ai pu intégrer qu'une attitude d'amitié envers soi-même amène de l'ouverture et de la douceur envers les autres.



ILIOS
KOTSOU

Docteur en psychologie, il prône une **société plus solidaire par le biais de l'association Emergences.** Sa passion ? **Les émotions.**

Que voulez-vous transmettre et à qui ?

A ma fille de 3 ans et demi, je voudrais transmettre cette confiance fondamentale en la vie. Pas une confiance en soi superficielle (« tu es une gagnante, il ne t'arrivera rien »), mais plutôt de l'idée qu'elle a et trouvera les ressources pour traverser les difficultés. Et si elle tombe, ce n'est pas là que réside l'échec : c'est se résigner à rester là où

nous avons chuté qui est dommage. Je voudrais qu'elle retienne que le plus important, c'est le regard que nous portons sur les problèmes et l'attitude avec laquelle nous y faisons face. Dans une société où les défis sont nombreux, j'aimerais lui communiquer que nous pouvons tous participer au mieux-vivre, même par des actions modestes. Enfin, j'aimerais qu'elle garde sa capacité à s'émerveiller. Avoir un cap nous met en route, mais bien malheureux est celui qui ne peut savourer le chemin.

Par Frédérique Préel